

IL N'Y A PAS D'ADULTES

par Pierrette Fleutiaux

Pierrette Fleutiaux est l'auteur de *Métamorphoses de la reine* (1), des contes de Perrault revisités avec humour, chaleur, et folie. Huit contes, où elle aurait dû avoir, comme femme, de vilains rôles, la Reine de Blanche-Neige, la marâtre de Cendrillon... Alors elle a fait tout bouger. Elle a été voir aux marges qui pouvait bien être la femme de l'Ogre, la mère de la Belle au bois dormant, et quelques autres. Puisque les contes sont faits pour nous guider, il faut les y aider... Une façon de traiter pratiquement et concrètement de l'adaptation. Ici, pour changer, et c'est un bien grand plaisir, ce sont des histoires soi-disant destinées aux enfants qui sont remodelées pour le bonheur des adultes.

Adaptation. Le mot est un peu faible. Il y a ici bien évidemment création. On ne peut pas adapter un texte sans création. On le fait, Pierrette Fleutiaux l'a fait, parce qu'elle sait bien qu'il n'y a pas d'adultes, seulement d'anciens enfants, un peu mal à l'aise dans leurs déguisements, et qu'il faut aider à vivre. On pourrait se prendre à rêver que le talent qu'on rencontre ici soit plus souvent présent quand la démarche se fait inverse : la traversée du miroir pourrait se faire avec autant de passion, loin de tout préjugé, juste en fonction de l'envie, du besoin, dans les deux sens.

Nous avons demandé à Pierrette Fleutiaux un texte qui nous présente sa démarche : comment et pourquoi elle avait rencontré Perrault. Parce que nous aimons ce livre, un livre frontière, que devraient aimer tous ceux qui se passionnent pour les livres et l'enfance. Les autres aussi bien sûr.

Geneviève Brisac

(1) *Métamorphoses de la Reine*, Editions Gallimard, automne 1984.



Dans un lieu sans continuité, une petite fille accompagne une présence sans contour, dont je sais bien pourtant que c'est moi. Elles doivent passer toutes deux dans un passage entre des rochers au-dessus d'un courant. Il se passe peu de choses, leurs gestes sont sans grande amplitude, le paysage plutôt flou, et pourtant l'espace est d'une densité d'attraction totale, tous les événements passés ou à venir sont contenus dans ce lieu infime, l'attention s'y absorbe, et mes yeux sont rivés dessus comme des ventouses. Plus loin, la petite fille a disparu, l'ectoplasme qui me représente cherche avec insistance deux ou trois enfants qu'il a laissé disparaître, des enfants très petits, de la taille d'un doigt, le sol est assez accidenté, ils pourraient être partout, sous une feuille, derrière un caillou, comment les retrouver ? Plus tard, les voilà, ils sont très nombreux maintenant, allongés en rangées serrées, ils tapissent quasiment le sol, il faut faire très attention pour marcher, sinon on les écraserait. Après, la petite fille est revenue, elle saute par-dessus une murette derrière laquelle flotte l'énorme Inconnu, et son regard est perçant comme celui d'un fauve.

Depuis que mon existence s'est mise à me côtoyer, un être qui semble être moi se promène dans ces lieux ponctués de brouillard, au milieu de ces enfants énigmatiques.

J'ai cru longtemps que c'étaient les enfants que je souhaitais avoir ou regrettais d'avoir perdu, que c'étaient peut-être même les manifestations imagées du corps à un cycle ou un autre, signalant la formation éphémère d'un œuf.

Je me croyais adulte, rêvant d'enfants qui seraient les miens, je croyais faire des rêves de parent.

J'ai parlé de ces visions à quelqu'un. Pas de réponse, puis un jour, à un autre détour, brusquement : « Ce sont des blocs d'enfance qui survivent. » Des blocs d'enfance. Autrement dit, ces enfants ne sont pas ceux dont je serais éventuellement la mère, ils sont tout simplement « moi ».

J'en étais à ce moment de la vie où il semble qu'on peut avancer sans trop de surprises parce qu'on sait à peu près à quoi s'attendre.

Et pourtant, cette découverte, monnaie courante pour d'autres sûrement, m'a prise à revers, retournant mes perspectives, et depuis ne cesse d'éclairer, de réverbérer.

Je suis assise par hasard dans un avion long-courrier, en « business class », grand confort, avec fauteuil à slumberette, menus au choix sur papier sérigraphié, champagne, nécessaire de voyage avec chaussons jetables, petites serviettes brûlantes à passer sur le visage, et tout ce qui peut faire le bien-être de l'homme d'affaires à la conquête d'un marché. Il y en a un à côté, plongé depuis le départ de Bombay dans un dossier rempli de chiffres, et un autre qui travaille sur un mini-ordinateur et ne s'arrête pas même pour le petit déjeuner à l'arrivée sur Zurich, d'autres au contraire se font offrir systématiquement tous les services que propose la compagnie sans en omettre un. Epitomé du monde adulte. Je les regarde et je vois les petits garçons dans la cour de récréation il y a des années.

Sous les traits adultes, je vois les mimiques d'enfant, les pulsions d'enfant ; partout, dans l'autobus, les bureaux, les cercles d'amis, je vois les enfants. Cela peut devenir un jeu, une manie, une passion. Toujours le même petit choc, une sorte de révélation, l'intérêt ne s'épuise jamais.

Il n'y a pas d'adultes. Je ne sais à quoi comparer cette sorte d'appréhension stupéfiante sinon à celle-ci, qu'ont eue d'autres : « il n'y a pas de dieu ».

L'absence de Dieu ne m'a pas trop souciee, mais la perte des adultes, celle-là je ne sais pas encore comment m'en remettre.

Ce doit être pour cela que je suis entrée dans l'espace des contes, non pas comme dans un monde de fées ou de puérités, mais comme dans le monde tout simplement. Il a fallu faire tout de même quelques aménagements, cocasses ou sérieux, pour que je puisse physiquement m'y tenir (ils n'y ont opposé aucune résistance d'ailleurs) et après j'ai pu m'y déplacer avec vélocité, avec véracité et vivacité, et y trouver bien des choses que je cherchais à ce moment-là.

P.F.